L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MANNE & Cie.
No. 81, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN.....$12 / Do. TRIS-HEBDOMADAIRE, $10 } payable d'avance

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 19 JUIN 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

Rapports des secrétaires de la guerre, de la marine et des postes.

Le rapport du secrétaire de la guerre porte principalement sur la guerre des Florides et sur les travaux à faire pour mettre notre littoral et surtout nos principaux ports en bon état de défense.

Quant à la guerre des Florides, le secrétaire de la guerre pense qu'il est convenable de suivre les négociations entamées; mais que si l'on s'apercoit que ces négociations sont conduites, de la part des Indiens, de manière à gagner du temps et sans vouloir arriver à aucun résultat, il faudra pousser les hostilités plus vivement qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent. D'ailleurs on se propose de régulariser le service de manière à diminuer considérablement les dépenses.

La défense de notre littoral en cas de guerre serait, ou devrait être le premier soin de tous, et à cet égard on peut dire que tout est à faire. Pour demeurer dans l'inaction, on fait valoir cette considération "que la science perfectionnant tous les jours les systèmes d'attaque et de défense, il convient d'attendre afin de ne pas faire de travaux inutiles." Mais en attendant nos côtes, nos ports, nos villes sont sans défense et si une guerre venait à éclater, nous serions très maltraités pour avoir voulu attendre les derniers développements de la science, afin de mettre ses enseignements à profit dans la construction de nos fortifications.

M. Bell estime qu'il faudrait environ deux millions pour mettre le pays sur un bon pied de défense: quant à un bon système de défense nationale, qui coûterait infiniment plus, il faudra s'en occuper plus tard.

Comme se rattachant à ce sujet de la défense de notre territoire, se rattache la principale suggestion du secrétaire de la marine qui a pour but de créer une escadre spécialement affectée à la défense de nos ports et de nos villes maritimes. C'est assez dire qu'il faut augmenter la force numérique de notre marine; car, telle qu'elle est, loin de pouvoir fournir une escadre pour défendre nos côtes, elle est à peine suffisante pour protéger notre commerce extérieur.

On ne saurait cependant mettre en doute l'utilité de cette mesure. En temps de profonde paix, on pourrait, par ce moyen, augmenter nos forces dans les stations lointaines et montrer aux peuples les plus éloignés, que si nous sommes justes, c'est par amour de la justice et non par faiblesse. En temps de guerre, ou dans l'attente d'une guerre, nous serions rentrer dans nos mers, pour veiller à la protection de nos côtes, un nombre suffisant de bâtiments suivant les exigences des cas.

Après avoir exposé l'état général de son département tel qu'on l'a vu rapporté dans le message du président, le directeur général des postes se plaint des exactions de la plupart des contracteurs. Il résulte d'un tableau comparatif des propositions faites récemment et des prix payés sur les diverses routes que quelques compagnies de chemin de fer ont demandé plus de *deux cent pour cent* de plus qu'on ne paie pour le service des voitures et cela sur les mêmes routes à des endroits où ce service sert à faire la jonction de deux lignes de chemins de fer. Ces demandes exhorbitantes des compagnies de chemin de fer doivent être repoussées par l'opinion publique, parce que l'intérêt public doit toujours dominer l'intérêt particulier, et qu'ici ces compagnies sacrifient ouvertement l'intérêt général à leur intérêt privé. Ce n'est pas seulement par ce moyen, de demandes exhorbitantes, que ces compagnies affectent les intérêts du département. Elles donnent toutes les facilités imaginables pour faire remettre les lettres par des voies particulières au grand détriment du département des postes et du public qui finit toujours par en souffrir. Aussi voit-on que le profit des lettres (*pactage*) diminue d'une manière sensible sur tous les points qui sont de grands centres de chemin de fer, quoique la population y augmente rapidement ainsi que la masse des affaires.

Le prédécesseur immédiat de M. Granger avait pris de motif d'économie, donné l'ordre de ne point faire transporter les malles le dimanche, sur la plupart des routes. Cette mesure, approuvée par beaucoup de personnes, a rencontré aussi, de la part de beaucoup d'autres, une très vive opposition. Cependant ce sera une mesure d'économie indispensable si le Congrès ne se charge d'acquitter les dettes de ce département.

Ce résumé complète le compte rendu des principaux documents accompagnant le message du Président Taylor, compte rendu dont nous avons jugé la publication indispensable pour mettre nos lecteurs à même de suivre avec quelque intérêt la session extraordinaire du Congrès.

"Le *Bill* abrogeant la loi de *Sous-trésorerie* a été adopté par le Sénat le 9, par 23 contre 18, (1) après une séance de 35 heures et demie. Les locos ont parlé tous seuls: aucun orateur parlé en cette circonstance. Les démocrates-whigs ont pensé que le temps était trop précieux pour l'employer à discuter sur un sujet qui a été depuis plusieurs années, discuté, débattu et, dernièrement jugé par le peuple.

Dans la Chambre des Représentants on a présenté la motion de revenir sur la décision abrogeant, jusqu'à un certain point, l'article XI du réglement de la Chambre, relatif à l'admission des pétitions abolitionistes, et, comme on devait s'y attendre, cette proposition a donné lieu à un débat très animé pendant toute la séance. Le vote aura été pris le lendemain 10. Nous tacherons de donner à nos lecteurs, une fois la question décidée, un détail circonstancié des votes et des motifs de chaque membre. Il faut que le Sud connaisse ses amis et ses ennemis.

(1)—Ont—MM. Archer, Barrow, Bates, Bayard, Berrien, Choate, Clay de Kentucky, Clayton, Dixon, Evans, Graham, Henderson, Huntington, Kerr, Mangum, Morrick, Miller, Morehead, Phelps, Porter, Prentiss, Preston, Rives, Simmons, Smith, de l'Indiana, Southard, Tallmadge, Whitcombe, Woodbridge,—29.

Non.—MM. Allen, Benton, Calhoun, Clay de l'Alabama, Fulton, King, McRoberts, Nicholson, Pierce, Sevier, Smith de Connecticut, Sturgeon, Tappan, Walker, Williams, Woodbury, Wright, Young,—18.

☞ Le Général P. F. Smith, le major Hoxey, MM. Rencher et Thacker ont comparu avant hier devant le maire, à la suite d'une instruction, les trois premiers ont été renvoyés devant la Cour Criminelle; le dernier a été mis hors de cause.

Wilson qui a tiré M. P. Lucey le coup de feu dont il est mort, a été arrêté hier soir, grâce à l'activité du capitaine Youenes, de la police de la 3me. Musici, aidé, au moment où il prenait ses dispositions pour s'embarquer.—*Courrier.*

Nous apprenons d'une personne arrivée hier des Attakapas, que sur plusieurs habitations de la paroisse St. Martin les chenilles commencent à faire des ravages dans les plantations de coton. Cette personne nous a dit que les cannes sont superbes.

AFFAIRE DU BAYOU LIMEKILN.

Nous trouvons dans le Courrier d'hier soir une lettre de M. E. P. Lucey et des détails relatifs à M. John S. Thacker; nous nous empressons de les reproduire; car nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs toutes les pièces relatives à cette déplorable affaire.

Monsieur l'Editeur du Courrier,

Votre feuille d'hier soir contient une communication du général P. F. Smith, où il prétend que le rédacteur des lettres telle que je l'ai donnée est inexacte. J'affirme et je jure n'avoir dit que la vérité. Ce sont les assertions de M. Smith qui sont fausses. Par exemple, lorsqu'il avance que "nos effets ont été soigneusement recueillis, transportés à bord du Merchant, et "Lassies avec nous à la Balize", il nous est facile de donner le démenti qu'il a reçu de sa troupe, et c'est le Crescent City qui nous le fournit.

Dans le compte rendu qu'il a donné de l'expédition, ce journal a dit que parmi les effets pris à la tente des pirates supposés, se trouvaient "trois couteaux à la Bowie, l'un desquels et une boîte à poudre pouvaient ne pas être vus."

On voit donc que je n'ai pas eu tort de dire qu'une partie de nos effets avait été enlevée. Il nous serait aussi facile de démontrer que les autres assertions de M. Smith sont aussi peu fondées, et nous ne croyons inconvenant d'anticiper sur les débats qui doivent avoir lieu devant les tribunaux au sujet de cette malheureuse affaire. Je comprends parfaitement que M. Smith cherche à écarter le blâme que les dépositions jettent sur lui; mais pour ce qui me concerne, je le répète, je n'ai rien avancé qui ne fut de la plus stricte vérité.

EDMIRE FRANÇOIS LUSCY.

Quelques-uns des journaux du matin disent que Mr. John S. Thacker est l'un de ceux qui, à la suite de l'instruction de cette affaire par le maire, ont été mis sous accusation pour paraître devant la cour criminelle. Il est dans de toute justice, avant la personne dont il s'agit, de relever cette erreur, et de dire que non seulement Mr. Thacker n'a pas été envoyé devant la cour criminelle, mais que le maire, en lui annonçant qu'il était déchargé, a profité la occasion de lui adresser quelques observations très flatteuses sur la conduite qu'il a tenue dans cette circonstance malheureuse.

Il paraît que Mr. Thacker commandait le troisième bateau, qui arriva après que l'infortuné Lucey eut reçu la blessure dont il est mort; et qu'en voyant *Phoenix* blessé et non commandé, il s'élança et exprima immédiatement à Mr. François Lucey un profond regret de ce qui venait d'avoir lieu; qu'il manifesta une sympathie sincère pour ceux des parents qui survivaient, et détourna en même temps la conviction où il était que ce n'était pas des pirates.

Mr. Thacker pria Mr. François Lucey de le charger de son enfant, afin qu'il pût donner toute son attention à son frère blessé; et en effet il se chargea de l'enfant et, pendant la nuit, le couvrit avec une partie de ses propres vêtements. Ces circonstances ont été racontées au maire par Mr. F. Lucey, en déposant devant ce magistrat dans l'affaire dont il s'agit. M. Lucey ne savait pas le nom de la personne à laquelle il était redevable de cet acte si opportun de bonne volonté, pour lequel il a exprimé une sincère reconnaissance au maire, et c'est à la cour seulement qu'il a reconnu M. Thacker. Ce serait un acte de justice de la part des journaux de corriger l'erreur où ils paraissent être tombés. *Courrier.*

Nous trouvons dans le *Crédo de St. Martinville*, du 12, les détails de mauvais traitements vraiment lucroyables exercés par une femme sur une jeune fille de 10 ans environ qui l'eu avaient été confiée.

Il paraît que Madame Murdock a indigé, il y a quelques jours, un châtiment sévère et non mérité à cette jeune fille et qu'ayant reçu des représentations à cause de ce châtiment, elle entra dans une violente colère et se saisissant d'une corde de la grosseur de deux elle lui en appliqua au moins cent coups. Non contente de cela, elle s'arma d'un grand bâton et l'en frappe sur la tête plusieurs fois jusqu'à ce que la petite victime tombe sans connaissance et criblée de contusions.

Alors une vieille l'attacha par les pieds et les mains avec une forte corde, sous le plancher de la galerie où elle dû souffrir d'incroyables tortures. C'est là qu'elle a été trouvée le matin du jour suivant par une personne qui a immédiatement prévenu le député shérif. Sur cela Madame Murdock a été arrêtée. Les mauvais traitements infligés n'ont guère besoin de preuves, car ils ont laissé sur le corps de la pauvre victime toute une suite de contusions et de meurtrissures.

Nous avons cité ce fait comme un de ceux qui ne s'effaceront pas de longtemps. D'ailleurs l'enfant, lors de son arrestation, était à peu près nu et portait des traces de faim. Elle disait *n'avoir pas mangé depuis trois jours.* Et selon toute apparence elle ne mentait pas.

Madame Murdock a été admise à donner caution pour $1,000 pour sa comparution devant la cour à la prochaine session.

Nicholas Biddle et la banque des Etats Unis.—Une citation pour comparoir a la cour de district de Philadelphie, a été lancée contre Nicholas Biddle, ci-devant président et des directeurs de la banque des Etats Unis de Pennsylvanie. Cette affaire ne manquera d'être féconde en révélations curieuses.

Le Grand Western a du partir de Bristol le 26 mai dernier; si ce navire a fait la traversée avec un rapidité ordinaire et si la mile se manque pas, nous pourons avoir les nouvelles d'Europe aujourd'hui ou demain.

Childe Harold.—On lit dans l'*Advertiser de Boston du 8 courant:* Le Childe Harold est arrivé hier soir dans ce port, venant de Sydney (Cap Breton) ayant à bord le capitaine Harris, Mrs Elisa Lafenty et quelques autres passagers. Le *William Brown* s'est perdu le 19 avril; la chaloupe de ce malheureux navire a été recueillie le 26 du même mois par 45° 38' de latitude et 49° 12 de longitude par le bateau pêcheur *Français, la Mère de Famille*, cap. Labas, de Dieppe, qui a été jusqu'à St. Pierre, le 6 mai. Le capitaine Labas a dit que depuis quinze ans qu'il fait le commerce St. Pierre, il n'avait jamais rencontré autant de places dans ces parages. Pendant plusieurs jours il a longé des bancs de plus de cent cinquante milles. On avait eu quelque crainte sur le Childe Harold, à cause de la longueur de son voyage; d'après le rapport du capitaine, il a été retenu successivement par les glaces aux environs de St. Pierre puis dans le port de Louisbourg.

NEW-HAMPSHIRE.—La législature de cet Etat s'est assemblée à Concord dans les premiers jours de ce mois. Le Sénat a choisi pour président Josiah Quincy, et la Chambre M. Wells de Lancaster pour orateur. Ce dernier qu'on désigne comme un nouveau-venu, avait remporté concurrent dans le Radical Albert Baker d'Hillsborong. Tous deux du reste sont partisans de la dernière administration. L'honorable Harry Hubbard, ex-sénateur des Etats-Unis, sera probablement le candidat de l'opposition pour gouverneur.

NEW-YORK.—La barque *Clarion* qui marche, comme un le sait, à l'aide du moteur de Ericson, a fait dernièrement une nouvelle épreuve dans le port de New-York en présence de plusieurs officiers de la marine des Etats-Unis. Cette épreuve a complètement réussi.

BRITISH QUEEN.—Les agents du navire à vapeur *British Queen* à New York ont reçu par l'Acadia l'avis que le jour de départ du *British Queen* n'était pas encore fixé. Ce navire avait à subir d'assez importantes réparations et il n'aura lieu d'être prêt à mettre en mer que dans les premiers jours de ce mois.

VARIÉTÉS.

LES CHARLATANS AU DIX-HUITIEME SIECLE.

(Voir l'Abeille d'hier)

VII.

SVEDENBORG.

Plusieurs années après ces événemens, que nous racontons d'après la tradition sans en garantir l'authenticité, deux individus couraient la poste à cheval sur les routes de l'Allemagne. L'un, dans la force de l'âge, portait une perruque noire, un chapeau bordé d'or, un habit gris d'épine et un manteau bleu; l'autre, plus jeune et plus fait le, avait un costume entièrement militaire. Tous les deux se faisaient passer pour officiers allemands. Le deux voyageurs avaient déjà traversé la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le Palatinat, la Westphalie et le Mecklenbourg. Quelque jours avant d'arriver au terme de leur course, le plus jeune, ne pouvant supporter les fatigues de la route, s'avanouit en descendant de cheval..... Quand il fut revenu à lui, son compagnon lui demanda la moitié de l'argent qu'il avait, et voulut continuer le voyage. Ni prières ni menaces ne purent le retenir. Il monta à cheval, et le lendemain il était à une heure après minuit devant une des portes de Strasbourg.

Qui vive! cria la sentinelle.

—Courrier du roi de Suède, arrivant de Turquie. Allez prévenir le général Ducker.

On sergent alla réveiller le gouverneur. Le courrier fut introduit dans sa chambre, et Ducker à moitié endormi lui demanda des nouvelles du roi.

—Eh quoi! répondit le courrier, mes fidèles sujets n'ont-ils donc oublié?"

Le général ne pouvait en croire ses yeux; il saute en bas du lit et se jette aux pieds de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle se répand à l'instant dans la ville, les soldats entourent la maison du gouverneur, les bourgeois illuminent; le retour de Charles XII après la captivité de Pultawa excite un enthousiasme véritable. Les peuples aiment les héros parce que ce sont eux qui fondent véritablement les nationalités. Gustave-Adolphe et Charles XII ont mis en vent la Suède à deux doigts de sa perte; mais ce sont eux qui la feront vivre éternellement dans l'histoire.

Cependant on mena le roi au lit. Il y avait seize jours qu'il ne s'était couché. Il fallut couper ses bottes sur les jambes qui s'étaient enflées par suite de l'extrême fatigue. Tout le monde n'était d'abord heureux de rendre ce service à Charles XII.—Quel est ce jeune officier? demanda le roi au général Ducker, en lui désignant celui qui l'avait emporté sur ses rivaux, et qui en ce moment l'emportait d'une botte.

—Sire, répondit Ducker, c'est un militaire que je vous recommande, le capitaine Emmanuel Svedberg, mon aide-de-camp.

—Nous ferons bientôt connaissance, jeune homme, dit le roi en le tirant sa jambe des mains du capitaine: je veux montrer à mes ennemis que je n'ai pas été vaincu tout entier à Pultawa: mais en attendant de vaincre, il faut dormir. Bonne nuit, mes enfans!

Au bout de trois heures de sommeil le roi se leva pour passer ses troupes en revue et visiter les fortifications; on vint l'avertir que l'ambassadeur de Prusse désirait l'entretenir d'un projet d'arrangement.

—Dans une demi-heure, avait répondu le roi, je serai à la tranchée de l'Est.

Le marquis de Lorcy, à qui cette réponse fut aussitôt communiquée, rassemble tous les membres de son ambassade, et, ne mettant à leur tête, se dirigea vers le lieu indiqué. C'était une singulière salle d'audience qu'une tranchée, mais l'ambassadeur ne crut pas de sa dignité de discuter sur l'endroit choisi pour l'entrevue. Le roi, monté sur un bastion, examinait avec une longue vue les mouvemens de l'ennemi, lorsque l'ambassadeur lui fut présenté. Le comte de Varangue, le chevalier de Lorcy, secrétaires, l'interprète et les attachés d'ambassade se découvrirent et se prosternèrent en présence de Charles XII, le marquis de Lorcy s'inclina devant le roi et lui remit un parchemin contenant les articles de l'armistice. Au moment où il tendait le rouleau revêtu des armes de Prusse et de Danemarck au comte de Goertz, premier ministre, un boulet ennemi emporta la jambe droite du cheval sur lequel le roi était monté. Sans se déconcerter, l'ambassadeur fit signe au comte de Varangue, qui s'avança, tenant à la main le régistre sur lequel étaient inscrites les copies des pièces qu'on venait de soumettre à l'approbation de Charles XII.

—C'est inutile, M. l'ambassadeur, dit le roi, la paix n'aura pas lieu: le boulet de tout à l'heure est un avertissement de la Providence.

—Sire, reprit l'ambassadeur, daignez faire attention que votre vie que vous exposez tous les jours dans les périls d'un siège, est celle de la Suède!

—C'est pour cela, M. de Lorcy, que je ne veux point faire de joli bonheur. Je sais d'avance quelles sont les conditions que mes cousins de Danemark et de Prusse veulent m'imposer; je suis décidé à n'y point souscrire. La Suède me saura gré de mes refusés.

Les ennemis continuaient à tirer avec acharnement sur le groupe réuni au sommet du bastion. Le roi et l'ambassadeur pourraient leur entretien sans daigner faire attention aux balles qui pleuvaient de tous côtés autour d'eux. Le même sang-froid et la même immobilité se faisaient remarquer dans les rangs de l'ambassade. Le chevalier de Lorcy venait d'être blessé légèrement au bras; l'interprète, qui se penchait de son côté pour étancher le sang de sa blessure, tombe tout-à-coup en poussant un grand cri. Un bicayen l'avait frappé en pleine poitrine. Le roi mit alors un terme au colloque.

—Le feu est mal choisi, M. l'ambassadeur, pour s'occuper d'affaires diplomatiques; excusez moi de ne pas vous en dire davantage.

—Sire, je vous avais demandé une audience, je vous remercie de me l'avoir accordée. Votre majesté se souviendra que lorsque la France vous a proposé la paix elle a parlé sur la brèche.

Général Ducker, qu'on emporte ce jeune homme, dit le roi en désignant l'interprète étendu contre le parapet; je veux que tous les honneurs militaires lui soient rendus. Il est mort au champ d'honneur. Quant à vous, monsieur l'ambassadeur, remercie votre maître de l'intérêt qu'il prend à mes affaires; je le remercie de vous avoir choisi pour le représenter auprès de moi. Vous pouvez vous retirer.

Quoique la vivacité du feu des ennemis eût été augmentée en raison de leurs succès, l'ambassadeur prit congé du roi sans rien abréger des lenteurs du cérémonial. Au lieu du bastion tout l'état-major de Charles XII était rangé en bataille. Dès que le marquis de Lorcy parut, tous ces braves se découvrirent en signe d'hommage et saluèrent la France qui pouvait.

Le même soir, le comte de Varangue était assis près du lit du chevalier de Lorcy, dont la blessure peu dangereuse demandait cependant quelques ménagemens, et tous deux s'entretenaient de cette audience aussi meurtrière qu'une bataille, lorsqu'on vint annoncer le capitaine Svedberg, envoyé par le roi de Suède pour s'informer de la santé du blessé. A ce nom de Svedberg, le chevalier tressaillit.—Faites entrer, s'écria-t-il. Et le capitaine parut.

Après les premiers complimens d'usage, le comte de Varangue se retira, et le chevalier demanda à l'aide-de-camp du roi s'il était parent de l'évêque de Skara.

—Je suis son fils, répondit le colonel, étonné cette question.

—Vous! Emmanuel, le chasseur des monts Kalen!

—D'où connaissez-vous cette circonstance de ma vie, vous qu'on m'a dit n'être en Suède que depuis six mois?

—Ne vous souvient il plus d'un enfant que son aïeule confia pendant quelques jours à votre père, et qui ne trouvait au presbytère pendant cette nuit des sports, où.....

—Et cet enfant serait.....

—L'homme que vous avez devant les yeux. Votre conte me vit donc plus, poursuivit le chevalier après un moment de silence, que vous avez abandonné vos Vie-Mondaine et la tombe d'Ethel?

—Ethel! s'écria Svedberg. Qui a prononcé ce nom? qui a cet le profane ou livrant ses syllabes sacrées au contact de l'air que respirent les hommes? Ce nom est mon talisman, me sauvegarde! Le capitaine s'était levé et jetait sur le chevalier des regards menaçans et égarés.

—Pardonnez moi, Emmanuel Svedberg, d'avoir réveillé dans vous toutes ces douleurs anciennes. C'est un ami qui vous parle.

—Un ami! murmura le colonel, comme s'il revenait à lui-même; ah! oui, car vous l'avez vue comme moi, nous pouvons en parler; vous ne vous moquerez pas de moi; vous croyez aux anges, n'est-ce pas?

Le chevalier mit la main du colonel dans la sienne, et, attirant près de lui, il lui demanda à voir Ismar et la vision lui apparaissait quelquefois.

—Tous les jours, répondit-il. Tenez, voici l'heure où Ethel se penche doucement vers moi et me parle du ciel. Il était que je vous quitte. Adieu, chevalier: gardez bien mon secret; Ethel m'attend.

—Il est heureux, se dit le chevalier quand Svedberg fut parti; lui, du moins, il a voir encore!

Svedberg, en entrant dans sa chambre, s'assit en face d'un bon feu allumé par les soins d'Axel, l'enfant de mattre Dutet, qui, incorporé dans les drabans malgré les assurances données autrefois à sa mère par l'évêque de Svedberg, était devenu le soldat de service de son fils. Le bruit de la canonnade ébranlait tous les échos; l'éclat sinistre des bombes se projetait du temps en temps sur les vitraux; dans les intervalles de silence on entendait le pas mesuré des patrouilles et le cri lointain des sentinelles. Les yeux fixés sur un livre, Svedberg paraissait complètement étranger à toutes les péripéties du drame militaire qui se jouait autour du lui. Le livre était ouvert au troisième chapitre de l'Apocalypse. Après l'avoir parcouru entièrement, Svedberg prit une plume et écrivit les phrases suivantes sur un cahier déposé à côté de lui:

"Dieu est homme. Les anges le voient sous la forme humaine.

"Il est le vie, parce qu'il est l'amour.

"L'amour est son être, la sagesse son existence.

"Dieu étant l'amour et l'amour n'étant pas fait pour s'aimer lui-même, il forma des créatures pour les aimer, et les lier non du même, mais de lui-même.

"Le ciel est comme la terre; mais seulement tout y est spirituel. On y vit, parce qu'on y aime.

"Les cieux sont peuplés d'anges mâles et femelles qui se marient."

Après avoir écrit ces phrases étranges d'une façon presque nouvelle, Svedberg laissa s'échapper la plume de ses mains et se retrouva sur son séant, quand quelques sonnèrent à la tour de Stralsund; il leva les yeux au plafond, ouvrit les bras, et retomba sur son fauteuil en s'écriant: Vien!

Svedberg s'était endormi, mais son oeil immobile conservait tout l'éclat de la veille, et un doux sourire errait sur ses lèvres entr'ouvertes.

A quatre heures du matin, le colonel fut tiré de son extase par un messager du roi qui lui ordonnait de se rendre auprès de lui.

Charles XII s'était enfin décidé à abandonner Stralsund. Il qui la cette ville à demi détruite, pour envahir la Norwége et mourir devant Frédérichall.

Transportons-nous maintenant à quelques années de distance dans l'hôtel de l'ambassade française à Stockholm, où vient d'arriver le comte de Lorcy ainsi qualité de chargé d'affaires de France.

—Soyez mille fois le bien venu mon cher marquis, dit le comte de Varangue à celui qui venait prendre sa place, jamais votre présence ne m'a été aussi agréable qu'aujourd'hui. Enfin je pourrai revoir Paris et quitter cette ennuyeuse cour où l'on ne s'occupe que d'affaires religieuses. Jans.....une fête, Jansenisme! Pour me désennuyer, figurez vous que j'ai été obligé de prendre l'habitude de la pipe. Voilà où en est réduite la diplomatie à Stockholm. Depuis un an je demandais mon retour au ministre, et l'on me laissait ici faute de quelqu'un qui voulût bien me remplacer. Dans ma détresse je pensais à vous, et j'ai écrit cent pas de lettre, contre la demi-lune. Sans se déconcerter, l'ambassadeur fit signe au comte de Varangue, qui s'avança, tenant à la main le régistre sur lequel étaient inscrites les copies des pièces qu'on venait de soumettre à l'approbation de Charles XII.

—C'est inutile, M. l'ambassadeur, dit le roi, la paix n'aura pas lieu: le boulet de tout à l'heure est un avertissement de la Providence.

—Sire, reprit l'ambassadeur, daignez faire attention que votre vie que vous exposez tous les jours dans les périls d'un siège, est celle de la Suède!

—C'est pour cela, M. de Lorcy, que je ne veux point faire de joli bonheur. Je sais d'avance quelles sont les conditions que mes cousins de Danemark et de Prusse veulent m'imposer; je suis décidé à n'y point souscrire. La Suède me saura gré de mes refusés.

Les ennemis continuaient à tirer avec acharnement sur le groupe réuni au sommet du bastion. Le roi et l'ambassadeur pourraient leur entretien sans daigner faire attention aux balles qui pleuvaient de tous côtés autour d'eux. Le même sang-froid et la même immobilité se faisaient remarquer dans les rangs de l'ambassade. Le chevalier de Lorcy venait d'être blessé légèrement au bras; l'interprète, qui se penchait de son côté pour étancher le sang de sa blessure, tombe tout-à-coup en poussant un grand cri. Un bicayen l'avait frappé en pleine poitrine. Le roi mit alors un terme au colloque.

—Le feu est mal choisi, M. l'ambassadeur, pour s'occuper d'affaires diplomatiques; excusez moi de ne pas vous en dire davantage.

—Sire, je vous avais demandé une audience, je vous remercie de me l'avoir accordée. Votre majesté se souviendra que lorsque la France vous a proposé la paix elle a parlé sur la brèche.

Général Ducker, qu'on emporte ce jeune homme, dit le roi en désignant l'interprète étendu contre le parapet; je veux que tous les honneurs militaires lui soient rendus. Il est mort au champ d'honneur. Quant à vous, monsieur l'ambassadeur, remercie votre maître de l'intérêt qu'il prend à mes affaires; je le remercie de vous avoir choisi pour le représenter auprès de moi. Vous pouvez vous retirer.

Quoique la vivacité du feu des ennemis eût été augmentée en raison de leurs succès, l'ambassadeur prit congé du roi sans rien abréger des lenteurs du cérémonial. Au lieu du bastion tout l'état-major de Charles XII était rangé en bataille. Dès que le marquis de Lorcy parut, tous ces braves se découvrirent en signe d'hommage et saluèrent la France qui pouvait.

Le même soir, le comte de Varangue était assis près du lit du chevalier de Lorcy, dont la blessure peu dangereuse demandait cependant quelques ménagemens, et tous deux s'entretenaient de cette audience aussi meurtrière qu'une bataille, lorsqu'on vint annoncer le capitaine Svedberg, envoyé par le roi de Suède pour s'informer de la santé du blessé. A ce nom de Svedberg, le chevalier tressaillit.—Faites entrer, s'écria-t-il. Et le capitaine parut.

—Eh bien, mon cher, dit le comte de Varangue, le roi vous a dit quelque chose de moi, j'ai voulu tout comme tout le monde cet homme qui fait tant parler de lui. Je frappe à sa porte, un valet vient m'ouvrir. "Qui demandez-vous?—Svedenborg.—Il n'y est pas. Comment? il n'y est pas! je le vois là-bas qui se promène dans son jardin.—C'est égal, il est avec quelqu'un, il ne peut pas vous recevoir.—Mais, monsieur, sursaut! je vous bien que ton maître est sourd.—Impossible! il causa en ce moment avec Montezuma!"

Trois jours de suite, je me suis présenté, et toujours j'ai été éconduit; tantôt Svedenborg était occupé avec Socrate; tantôt avec Louis XIV; tantôt avec Séminamis; et vous n'appelez pas cela du charlatanisme! Croyez-vous qu'un individu se lève le matin et dise à son domestique: "Je n'y suis pour personne aujourd'hui. Cependant, si Nabuchodonosor se présente, priez-le d'entrer." En vérité, il faut être Suédois pour supporter de semblables mystifications!

—Svedenborg n'est pas le premier homme qui ait prétendu avoir commerce avec le esprits. L'antiquité est pleine de pareils exemples.

—Je ne connais pas l'antiquité, mais je me mie de ces hommes qui n'ont pas la moindre fortune patrimoniale et qui jettent l'argent par les fenêtres comme Svedenborg. J'entrevois beaucoup de dupes au loin. Rien ne m'empêchera de croire que tout cela n'ait prêté. Tenez vous sur vos gardes, marquis, et voyez personnellement de trois choses, à savoir que les anges ne se marient pas, que le jugement dernier n'a pas eu lieu, et que vous n'avez jamais vu Ethel Ordening.

Après cette sortie, le comte de Varangue se retira pour accélérer les préparatifs de son départ. M. de Lorcy en habit de ville prit le chemin d'une promenade solitaire située à l'extrémité des faubourgs. La rêve encore remplie des choses étranges que venait de lui raconter son ami, il marchait en rêvant sur le sable des allées, lorsque tout-à-coup il aperçoit comme frappé par la foudre. En face de lui, il venait d'apercevoir une jeune fille dont en traits étaient la production vivante de l'image d'Ethel. C'était bien la même pâleur. Le cœur du marquis se mit à battre avec force. L'inconnue ne tarda pas à s'apercevoir de la curiosité qu'elle excitait, elle prit le bras de celle qui l'accompagnait, et se dirigea du côté du faubourg. Lorcy se mit à la suivre. Après un quart d'heure de marche, les deux femmes entrèrent dans une vieille maison sur la porte de laquelle étaient écrits ces mots: *nur pensionnat!*

Avant de franchir le seuil mystérieux, la jeune fille tourna la tête, comme pour voir si elle avait été suivie. Incertain de ce qu'il devait faire, le marquis hésita long-temps, puis, dominé par un sentiment d'impérieuse curiosité, il se trouva en face d'une porte, derrière laquelle il entendait des voix qui chantaient. Le marquis poussa la porte, non sans éprouver une certaine émotion, et il se trouva au milieu d'une assemblée de gens qui priaient.

TAXILE DELORD.

(*La fin à Lundi.*)

8 BALLES cassée de Colon, à vendre par F. TIO, 7 juin 26, Rue Amme.

VENTES DE SHERIF.

J. S. Huard v. J. J. Hornsby. PAR DE PAROISSE. No. 1403. Par virtu d'un writ de fieri facias à moi adressé par la Cour de Première Instance, District No. 2, Paroisse de la Nouvelle-Orléans et en l'ensemble de la partie ci-dessus, j'ai vendu sur les lieux à Milneburg, mardi le 29 juin 1841, à 3 heures P. M.

Le contenu du café tenu par les défendeurs et connu sous le nom de "Municipality No. 1 Coffee House", (café de la Municipalité No. 1).

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions: comptant.

V. ALLAIN,
19 mai—10,21,22 Shérif de la Paroisse d'Orléans.

PAR LE MARSHALL.

J. A. Bouyé vs. P. H. Fauchier.
Par l'Hon. F. M. Cayol, juge constitutif de la Cour de Cité de la Nouvelle Orléans, j'exposerai en vente publique le 29 juin 1841, à midi, passage de la Bourse, entre les rues St. Louis et Conti.

Un lot de meubles de bureau, &c.
Conditions, comptant.
19 juin CHS. CLAIBORNE, marshal.

J. B. Vesseron contre sa créancière.
COUR DE PAROISSE.—Sur enregistrement du jugement de distribution dans cette affaire, j'ai ordonné par la Cour, en plaine audience, à ses ventes aient à demeurer sous deux jours, de la première publication de cet ordre, les raisons pour lesquelles le dit tableau ne serait pas homologué et les fonds distribués en conséquence.
Nouvelle Orléans, 16 juin 1841.
19 juin—3 m [19] J. GUYOL, *Député greffier.*

OUAKDIA DI JACKSON, Attorney.
Nous prévons le peuple qui armé demeure prudent, 20 del corrente mese all'ore sei precise dalle ventiquattro, per fare una passeggiata a la campagna e fortil lentisco.
Per ordine del Capitano.
19 juin C. TRISCONI.

F. E. BENOIT, marchand de Mandeps, enseigne de Charles et Jefferson, prévient respectueusement le public, qu'il s'est arrangé avec Mr. G. C. Kastner, luthier et facteur de pianos, pour le montage de tous les instruments de musique, qu'en voulra bien lui confier à cet effet; tels que:
Pianos, harpes, violons, guitares, &c. &c.
Mr. Kastner se chargera aussi de l'accord de pianos, à des prix raisonnables, à l'année ou autrement. 19 juin.

Le soussigné membre du barreau de cet ville voulant se livrer à l'exercice de sa profession, prévient le public et ses amis qu'il a transporté son cabinet de la rue Dauphine et Bourbon, au même local que M. A. Richard.
19 juin—3 AUG. VIAVANT.

CAFE—600 sacs excellent café de Rio, à vendre par
19 juin BOGERT & HAWTHORN, 63 Gravier.

CRASSE.—1500 barilets en magasin et à vendre par
19 juin BOGERT & HAWTHORN, 63 Gravier.

HAMPOTS—500 barilets à vendre par
19 juin BOGERT & HAWTHORN, 63 Gravier.

LORC.—300 barils à l'inspection. Sucre, prime, M. O. prêt me tendre par WIGGIN & DAVENPORT, 26 Gravier.
19 juin

THE impérial et poudre à canon à vendre par
19 juin WIGGIN & DAVENPORT, 26 Gravier.

TRAITES sur New York à 60 jours de vue à vendre par
19 juin WIGGIN & DAVENPORT, 26 Gravier.

CIMENT—300 barils à vendre par
19 juin WIGGIN & DAVENPORT, 26 Gravier.

LETTRES de change sur Londres à vendre par
19 juin CLAGON & VLEE, 47 Chartres

JAMBONS sous enveloppe—20 barques jambons prêts à vendre par
19 juin R. GRONING & Co.

MOUSSELINE Suisse en couleur, à vendre à bas prix, pour cire au consignation, par
19 juin HERMANN & HERF, 78 Pierville.

LES soussignés ont reçu un nouvel envoi de poudre à tirer, marque Eden Parkins FFF & FF qu'ils offrent à vendre en lots à la convenance des acheteurs.
19 juin HERBAULT FRÈRE, 78 Bienville.

SAVON CUBOIS—200 caisses savon de New York et de Boston, aussi, 1000 barilets cloux, à vendre par
19 juin HENRY FULLER, 42, Poydras.

CHANDELLES de suif et Verdegris—65 caisses chandelles de suif, et quelques caisses verdegris, à vendre par
19 juin HENRY FULLER, 42 rue Poydras.

GRANDS CLOUX—100 barriques, à vendre par
19 juin HENRY FULLER, 42, Poydras.

HUILE de baleine, huile de poisson, 800 gallons huile de baleine, 1700 do huile de poisson, 500 do huile de poisson en barils et à vendre par
19 juin HENRY FULLER, 42, Poydras

CLOUX—10 barillets chaux de 4 à 9 à la livre, à vendre par
19 juin CONVERSE & Co. 55, Nouvelle Levee.

MAIS—200 sacs maïs blanc, en magasin et à vendre par
19 juin CONVERSE & Co. 55, Nouvelle Levee.

JAMBONS sans enveloppe 150 jambons, à vendre par
19 juin CONVERSE & Co. 55, Nouvelle Levee.

FARINE—50 barils, marque de la Rose, à vendre par
19 juin CONVERSE & Co. 55, Nouvelle Levee.

SUCRE raffiné à Boston et à la Nouvelle-Orléans, à vendre par
19 juin CONV